

Hommage à Louise Viger

Denise Desautels, André Roy, Nicole Brossard, Diane Régimbald, Marc André Brouillette, Hugues Corriveau, Charles Guilbert, Frédérique Germanaud, Françoise Ascal, France Mongeau, Louise Dupré, Isabelle Gaudet-Labine, Annie Lafleur, François Turcot, Antoni Clapés, Monique Deland and Martine Audet

Number 151, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D., Roy, A., Brossard, N., Régimbald, D., Brouillette, M., Corriveau, H., Guilbert, C., Germanaud, F., Ascal, F., Mongeau, F., Dupré, L., Gaudet-Labine, I., Lafleur, A., Turcot, F., Clapés, A., Deland, M. & Audet, M. (2017). Hommage à Louise Viger. *Les écrits*, (151), 55–119.

HOMMAGE
À LOUISE VIGER





DENISE DESAUTELS

de l'Académie des lettres du Québec

*Comment penser en gestes les liens,
l'illumination ?*

Autour du travail de Louise Viger

Je retiens les choses autrement que par la mémoire. Je ne peux les nommer, mais elles sont là dans quelque repli... C'est comme si j'avais une mémoire enfouie qui ne peut s'exprimer que par ce que je fais, dans les gestes, sur la matière.

LOUISE VIGER

Tenir solide les pieds posés malgré catastrophes naturelles à faire courir tomber nos jambes coton puis courants d'air je vous en prie restons debout.

ALBANE GELLÉ

Difficiles à cataloguer, les œuvres de Louise Viger, la plupart fabriquées dans un matériau qu'elle utilise pour la première fois. Et le plus souvent pour l'unique fois. Je pense ici, entre autres, au caoutchouc synthétique, aux projecteurs à diapositives, aux kilomètres de ruban scotch, à la mousse de sècheuse, au verre soufflé, aux mots gravés sur des tablettes de verre, aux 4 000 bréchets, à quelques centaines de gommes à effacer, aux 1400 cintres de bois, à la laine d'acier, à la pâte de sucre, au chocolat blanc, au «bouleau solitaire sur la montagne», à la soixantaine de mètres de dentelle de colle thermofusible, à la naphtaline. Aussi a-t-elle donné un jour à

l'une de ses « sculptures » le beau titre de *Bibliothèque des matières*. Sorte de titre-phare qui nous permet d'accepter le dépaysement, d'accepter de nous perdre parmi des matières et des formes qui, tout en déplaçant notre regard, en accentuent la vigilance.

Difficiles à cataloguer, certes, mais disons d'abord que les œuvres de Louise Viger, peu importe notre manière de les étiqueter – installations, sculptures, installations sculpturales, œuvres d'art public, photographies ou encore dessins –, aident farouchement à simplement tenir debout dans un monde où il apparaît que tomber est plus facile. De là leur nécessité. Chacun des gestes que l'artiste répète avec minutie, presque de manière obsessionnelle, elle en convient elle-même, dans l'élaboration d'une œuvre, est en soi un acte de résistance : « un moyen d'user l'angoisse, de m'accrocher au temps qui fuit », dit-elle. Chacun de ses gestes de grande et de lucide vivante lui permet en somme de créer des formes diverses, lisses ou texturées, polies ou architecturées, trouées ou tissées, menues ou immenses, solides ou aériennes, parfois même odorantes, toutes marquées par le temps, les livres, les mots et l'histoire ; des formes qui se jouent de l'absence, du silence, de l'immobilité, de l'air, de l'ombre et de la lumière. « Je partage avec les brodeuses, les dentelières, les tricoteuses et les tisserandes, dit-elle encore, le goût des aventures troublantes avec les vides, le souffle et la durée. »

Qu'y a-t-il derrière, dessous, à côté, au-delà semblent demander les gestes ? Qu'y a-t-il quand rejoindre l'autre ne va pas de soi, quand tout en soi et tout autour est empreint de solitude et menacé – même subtilement – de disparition ? Qu'y a-t-il ? On ne sait pas. Surtout après quelques deuils dévastateurs qui, il y a déjà une vingtaine d'années, ont tout remis en question. « Si je ne voulais pas sombrer, dit l'artiste,

il me fallait une assise dans ma pratique artistique pour penser ce corps fragile mais d'une obstination délirante à résister.» L'idée a alors surgi d'une série de projets sur les cinq sens, «le regard sous le contrôle d'un autre sens», et d'œuvres dans lesquelles s'entremêleraient, de manières diverses, matériaux, techniques, références et contenus les plus disparates.

Qu'y a-t-il derrière, dessous, à côté, au-delà ? C'est à une question qui ressemble à celle-ci que les seize écrivains et écrivaines qui ont accepté, avec beaucoup d'empressement, de participer à ce dossier ont été invités à répondre. Et ils l'ont fait généreusement, avec un vif sentiment de complicité, se sentant tous et toutes, et de manière presque intime, liés au travail d'une artiste doublée d'une lectrice aussi accueillante que Louise Viger à leur propre écriture. Les seize textes composent une vaste fresque de l'ensemble de son travail. Neuf d'entre eux – ceux de Françoise Ascal, Martine Audet, Monique Deland, Louise Dupré, Isabelle Gaudet-Labine, Frédérique Germanaud, Annie Lafleur, France Mongeau et François Turcot –, portent plus spécifiquement sur une œuvre, alors que les sept autres – ceux de Nicole Brossard, Marc André Brouillette, Antoni Clapés, Hugues Corriveau, Charles Guilbert, Diane Régimbald et André Roy –, s'attachent plutôt à certains éléments, comme la lumière, le vêtement, l'oiseau, l'aile, l'âme, l'air, etc., qu'on retrouve sur quelques-uns ou plusieurs pans de la fresque.

Liés les uns aux autres par différents types de contaminations, ces seize textes, chacun à sa manière, observent, questionnent, photographient, déplacent, ouvrent, illuminent le travail de Louise Viger. Le mot *contaminations* en fait surgir un autre, «Correspondances», et ces trois vers du poème : «Dans une ténébreuse et profonde unité / vaste comme la nuit et comme la clarté / Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.»



ANDRÉ ROY

En rêvant à un roman sur Louise Viger

Sous la forme d'œuvres éphémères
Les fleurs ressemblent à une douleur antique

Quelques nuages sont entrés dans ma chambre
J'entends leur respiration
Et j'y vois la chair brûlée des continents

Tiens, le jour pareil à un dimanche de mai
À une odeur trop belle
Pour moi

Le temps du verbe sculpter se renouvelle
La matière du soleil
La terre du blanc d'été
Le poète nu devant vous

Parlant de l'été avec toi
« La mue de la pierre » se révèle un titre juste
Ainsi que celui du « Pré aux chats »
Ou celui du « Soleil des écrivains-sculpteurs »

Les souvenirs sont aussi obstinés
Que le chocolat blanc
Sous ma langue d'écrivain russe
Qui rêve à sa disparition

L'écrivain parle du temps
Qui l'étrangle
Pense au bouleau solitaire
En ouvrant les livres des autres
(Il respire le fantôme de la poésie)

Une lumière délicate et orpheline
Des objets communs et universels
Un ciel blanc et nu qui éclaire le bois brûlé
C'est ainsi que je regarde les œuvres de Louise Viger

Je suis sensible au soleil, aux liquides et aux poils
Je fouille la bibliothèque des matières
C'est ainsi que je suis poli et troué
Comme les autres

Tiens, la chaude douleur de la couleur de la solitude

Les gestes aussi anciens que la douleur
Dans une histoire du temps animal
Racontée par Charles et Denise*

Plus intelligents que Dieu

La noce des oiseaux
Les forêts qui rêvent
Les gestes du vent durant l'été
Ah cette poésie du soleil parti
Pour ne plus revenir

Les matières petites et grandes
Le dedans de mes mots
Parfait comme le blanc liquide des fantômes

J'ai mes amis encore fins et beaux
Qui récitent des vers
Pour les oiseaux et les chats
De ma vie dissolue

Les étés deviennent aussi courts
Que le rêve de mes enfances
Ah la célébration de la chair des saints
Qui pardonnent nos fautes

Trois notes pour le souvenir
D'animaux en verre soufflé
À Notre-Dame-des-Bontés

De sculpture en sculpture
Je rêve d'aventures et de nuages
Dans un monde trop beau
Pour être créé par moi
Chère Louise

* Charles Guilbert et Denise Desautels



NICOLE BROSSARD

de l'Académie des lettres du Québec

DEL
ou quand la mémoire invente
l'énigme de ses oublis

s'il se perd dans le nombre
,mix-max d'écriture,
ou dans le manteau la robe
,lumineux sonore,
que faut-il faire du détail?

elle taille dans la matière
tout, elle taille
marée, une mariée, une pas épousée, une autre
flux de vie dans le tissu
son propre métal de dentelle noble
on dit del luminescence
elle taille dans la lumière elle est son fleuve de présence

où se cache l'étreinte?

côté blanc de l'oxygène
l'ardeur creuse les sens lamine les signes
larmes étreintes ou dos rond de solitude
la vie absorbe
chaque courbe de tendresse penchée

un instant sans mot je dis traverser
l'obscurité fragmentée
le manteau de matière intime
la langue des ombres

à nouveau la couleur est jeune
d'une innommable lumière
poitrine hanches dos elle
ne choisit pas entre chaleur ou énergie
elle connaît l'allumage fou
la durée de la main sur la taille cintrée

que faut-il faire du réel?

côté rouge de l'étreinte
on voit le chignon
un gris a-t-on dit
de l'âme ou victoire
à la hauteur du torse

dans le dos
un sang formel persiste
sans narration

que faut-il faire du récit?

*Pour Louise Viger,
Mon émerveillement dans le croisement de la matière
et de la lumière. Pour la saisie de l'œuvre à distance
et pour l'œuvre s'avançant vers nous dans la durée.*



DIANE RÉGIMBALD

LV – lumière et vertiges

Tu vas jusqu'à la nuit fouiller les matières
Les formes, leur savoir, transcender
Les robes de bal
Les robes de laine d'acier, de métal clair
Les voiles de la Pietà
Tu enlèves le masque de figure
Repères la disparition de tête
Ne reste que corps
Étoile à vif rouge
Sous l'attente
Ne reste que bras de voile
La montée du silence
Ne reste qu'un éventail d'espace
Une effraction de lumière
Sombrant en elle
Ne reste que l'écho des sens qui cognent
Le vent qui seconde l'espoir
Foule les présences

Matières inertes deviennent
Intensité du sombre creux
Jusqu'à lumière des mots du chant
Proche des textures des os d'envol
Toile de milliers de bréchets
Comme main ouverte au ciel
Dans la mémoire féconde des reliefs
La table les reprend de sa bouche insatiable
N'en finit plus d'amasser les pelures, les mousses
L'infini des ratures
Les gestes à refaire chaque chose
Les gestes appris de l'enfant répétés, répétés, répétés
Jusqu'à trouver sens, façon de faire, de défaire
Manière de posséder, de déconstruire
La force vive de récolter l'oubli
Restes encore

La volée de poussière blanche
Traîne avec elle les résidus des pores
Recrée les récits de miettes
Rejette les peaux incapables de colorer
La pierre aussi dans l'effritement du temps
Tu récupères les atomes les laissés pour compte
Avales les débris les régurgites les recomposes
Fais des tas et des tas d'amoncellements réinventés
Toujours dans la tour de la disparition
Car l'absence se fait immense
Creuse ses trous, découvre ses lucioles
Force l'attente à revoir sa blancheur
La fragilité de la matière
Dentelle paradoxale de la patience
Ne quête aucune identité
Les robes s'avancent comme monarques
S'imposent entre terre et ciel
En appel d'absolu
En étiolement de cœur brisé cousu
Tendues ouvertes jusqu'à embrasser encore
La présence et sa disparition

MARC ANDRÉ BROUILLETTE

vivre entre k et m

sur un long fil depuis l'enfance
le désir de toucher le cœur
d'une mémoire à inventer
dans la matière du quotidien
éperdu toujours éperdue
mais le fil contient un angle
celui torsadé de la vue à soi
que l'artiste ne connaîtra pas
mais peut reconnaître après
le geste fait et refait et refait
dans l'abandon de la répétition
le corps se plie se cambre
love la fragilité des matériaux
à savoir l'existence que racontent
bois flotté laine d'acier pierre plate
à l'image des pleins et des vides des craintes et des douceurs
qui interrogent la naissance des choses en transformation
donnent à vivre les insondables mouvements qui nous hantent
depuis le début des jours comptent et recomptent leurs nuits
comme une litanie que le geste ponctue à chacune des reprises
dans l'espoir peut-être grandiose que le fil trouve son chas

sur un long fil depuis la nuit
le geste creuse des galeries
souterraines avec une patience
qui nargue le temps circulaire
pour trouver d'autres sources
que l'aube et le crépuscule
au contact de ses paumes
la lumière et le silence
sont des langages visuels
en dialogue avec le rêve
et les utopies personnelles
la matière prend corps
pour réenchanter la finitude
qui bat la mesure et l'histoire
au fond de l'air qu'on respire
d'un geste à l'autre l'artiste mue les sentiments face aux sens
elle caresse la chair des pierres et des poussières pour saisir
la portée d'un monde qui s'emboîte dans le passé d'un futur
où le désir entraîne la solitude dans ses labyrinthes vulnérables
comme les matières fragiles bousculent l'équilibre de l'espace
et font résonner le cœur de la besogneuse incandescente



HUGUES CORRIVEAU

Son nom de Vigie

Accaparé par ses braises, ses appels à l'aide, ses corps offerts à l'amour de l'œil, à l'émoi sismographique. Frôlement de ses *lucioles* dans le bleu sidéral, relâchement d'étoiles à l'envolée de l'air. Une vie solue insiste. Mais où es-tu? Où est donc la musique des vents qui traverse les œuvres? J'entends l'acier, le bois, la laine et les bréchets, la paille et les sucres, la naphthaline et le verre, j'entends le poème des matières en leur état précaire. J'ouvre la main, y tombe la charpie friable du désir, récupérée dans la chaleur de la paume, redevenue vivante, se reformant, antenne sur la ligne de vie.

Zéphyr aux doigts coupés
 Aile du tendre, carte des envols,
 La *chair*, pitié lisse des courbes,
 Une prière s'élève ici, s'impose
 Tellement mystique est cette supplique,
 Tellement exhaussée est la ferveur.

Là, ses femmes sans tête imposent leur présence insolente. Leur recueillement. Le cœur se serre, la voix tient sur des ailes imaginaires. L'âme en module la mélopée. Là, son kimono géant au secret de braises, levé telle une bergère de Giono, confondant les continents. Elle protège ou s'apprête à rassembler un grand troupeau de minuscules moutons.

Mon extrême fragilité
 Devant la tendresse des ondulations,

Émotion des formes suspendues.
 Dans ce bruit des matières,
 Cette *nuit d'efface*,
 On entend des chuchotements attardés,
 De grandes tristesses
 Où s'abîment les ombres.

Là où volent ses papillons de nuit, quelque chose de mon âme se rend à sa nuit. Quand je m'approche de sa *Pietà*, une lamentation soluble va des larmes jusqu'à la mère. Quand je monte dans son petit bateau d'origami, je retourne en enfance, sur le fil fragile de mes angoisses.

Dis-tu ainsi au féminin
 La résistance de toute beauté
 Contre la mort sans tête,
Autodafé.
 Qui ose aux ailes
 Parler de la lumière?

Extrême délicatesse en équilibre, sa *Bibliothèque des matières*. Telles des confidences morcelées, elles transmutent leurs états jusqu'à moi, curieux des métamorphoses, des anamorphoses que son âme recèle. Son grand féminin symbolique, identité étêtée ou entêtée, ponctue l'heure des doutes, le mouvant passage des ombres sur ma propre vie. Les cinq sens, devenus signes d'appartenance au vivant qui m'occupe, s'insinuent comme une demande ou une offrande.

Grand bol de célébration.
Hommes, usages, ornements.
 Je suis de ceux qui écoutent
 Ce vacillement tranquille
 De l'*Œil au ralenti*.

Crépitement de la lumière des nuits,
Séjour au bord des larmes.

Ovale ovarien de la chaleur, douceur aérienne des « attrapeurs de mémoires », voiles aux arbres des parcs, mille présents pour que la richesse du monde voyage. Entre la vigie et la vigile, la voici à l'œuvre, vigilante vivante, pour ramasser les débris qui constituent une vie. La mienne parfois si fragmentée.

Chagrins de cauchemar
Petite misère cryptographique
Dans les chapelles mystérieuses
Où j'entre en prière, lové par la tendresse.
Est-ce là un moment de méditation ?
Et ce vent qui soulève et tourbillonne,
Et cet embrassement,
Pour qui tant de beauté ?

Sa femme de *Samothrace* me protège, me murmure de dépasser la souffrance. Elle veille pour qui ou contre qui ? Qui surveille-t-elle ? Cette *âme grise* couve des voix... *Langue des ombres*... étalement de souple tissu... sang de lumière... ou larme de verre soufflé, figée et translucide... transparence du chagrin. Veille, veille, dans la tranquillité de la galerie, sur la profondeur muette de notre cœur.

La beauté possible encore
Près de la femme-phare.
J'entends les formes molles,
Les douceurs de la main,
En train de modeler la vie,
De prendre le cœur du tendre
Pour en ciseler le rouge.

Je tremble en pensant la vie ténue de ses friables éléments, granules ou particules, chimie des ombres sur la face de la terre. Toute beauté fragilise l'espace. Je m'approche du tendre, je me fais silence, je me fais vision, je me tiens au bord des aveux, des confidences des corps aléatoires, cadeaux fastes. Où m'entraîne-t-elle, cette théorie de naines ou de géantes, en route vers le droit fil de la vie? Jusqu'où leur prodige? En quel lieu se trouve ce *continent de la chair* où l'âme en peine ressuscite? Mutation des peines sombrées, conversion alchimique.

Je prends mon cœur à deux mains
Je le tiens fermement
Car il bat, car il frémit
Puisque là, sur l'étendue de lumière,
Vibrent le songe et le réel.



CHARLES GUILBERT

Sous la carapace

Au début, nous passions ensemble des après-midis entiers sous la lampe articulée. Effigie minuscule et friable, je me tordais de plaisir entre ses doigts collants. Elle ne m'épargnait aucune cajolerie, et s'amusait à sentir palpiter dans ses paumes mon orgueil naissant. C'est là que je me mis à caresser le rêve de me faire statue. La vie ordinaire ne me satisferait pas : j'avais besoin de grandeur.

Un matin, j'entendis des bols de porcelaine qui s'entrechoquaient. Elle s'affairait dans la cuisine à préparer les gâteaux pour le banquet du soir. Je me glissai hors des draps et tentai de couvrir ma nudité, mais comme je m'empêtrais dans la cape élastique qu'elle m'avait offerte, je dus me résoudre à la rejoindre le sexe à l'air. Me voyant lui offrir mon aide dans cet état, elle ne put s'empêcher de rire. J'escaladai les armoires et parvins au comptoir, en sueur, au moment où elle saupoudrait de sucre une *torta caprese*. Voyant quelques cristaux épars se coller à mon corps humide, elle s'exclama : « Voilà ce qu'il te faut. Une carapace ! »

Dès qu'elle m'eut recouvert la tête et les épaules de sucre, je me sentis grand, et fort comme le *David*. « Tu feras le *délice* de mes invités », dit-elle innocemment, fière de son bel amoureux tout blanc. Ces mots, que j'entendis littéralement, firent se crispier tous mes membres. Elle termina son ouvrage et je restai là, sur le comptoir, pétrifié.

La soirée s'annonçait fabuleuse. Les verres tintaient. Les rires vibraient à la lueur des chandelles. Quand, après m'avoir

transporté avec peine, elle me posa sur la grande table de verre, une stupeur s'empara de l'assemblée. Sur les murs, mon corps tordu jetait des ombres d'animaux maléfiques : hyène, murène, coyote, rat musqué... Les invités se ruèrent vers la porte. La fête prit fin sur-le-champ.

Je ne l'avais pas fait exprès. « La peur est humaine », me dit-elle, compatissante. Puis elle me plongea dans la baignoire remplie d'eau chaude et fit se dissoudre mon armure avec des gestes bienveillants qui me rappelèrent nos premières amours. C'est alors que nous découvrîmes mes grandes jambes et ma peau rose. Quand je sortis de la baignoire, elle fit 350 degrés autour de moi, puis s'arrêta tout net. L'angle restant, nous le pressentîmes au même instant, était le point aveugle de l'existence. Une folle pudeur m'envahit. Le figurant, le modèle, la muse, basculait dans l'absence.

« J'aurais bien voulu faire de toi le monument que tu rêvais de devenir, dit-elle. Mais ma bibliothèque, avec sa panoplie de matériaux fragiles, me joue des tours. » Sous le choc, nous prîmes place côte à côte dans le lit et ne dûmes plus un mot.

Au réveil, elle s'assit à sa table de travail, comme d'habitude. Devant son cahier de croquis, fusain à la main, elle attendait ma sortie de la chambre. Mais de toute la journée, elle ne vit que ma tête, à contrejour, dans l'embrasure de la porte ; une tête noire, comme effacée par la nuit.

Les jours suivants, elle chercha sans relâche des moyens de me faire oublier ma pudeur. Elle me confectionna des toges en laine d'acier et des chasubles en mousse de sècheuse. Mais ces vêtements immenses, qui me rappelaient mes anciennes idées de grandeur, ne faisaient qu'exacerber mon quant-à-soi. Ne me restait qu'un rêve : celui d'appivoiser ma précarité, qui était aussi la sienne.

Un soir où elle nettoyait ses outils, penchée sur l'évier au fond de l'atelier, je m'approchai du seuil et murmurai d'une *voix sans bruit*: « Laisse-moi inventer avec toi. » Elle se retourna lentement en ma direction et tira vers le ciel sa langue très rouge (on eût dit un menhir enflammé!). C'était donc oui.

Le lendemain, nous déjeunâmes ensemble, presque timides. Puis, dans l'atelier, elle commença à tracer des arabesques avec de la colle en fusion. Me suivant du coin de l'œil, elle semblait me dire: « Je dessine notre histoire. » Il en résulta des laizes et des laizes de dentelle translucide qui couvrirent tout l'atelier.

Je compris alors: elle voulait que nous disparussions ensemble. Je lui pris donc la main et nous plongeâmes dans les remous du drapé. Quand je revins à moi, je sentis ses bras qui soutenaient mon corps atone. « Allez, chante », fit-elle. Et des mots, comme venus de la mort, jaillirent de ma bouche.

Lorsqu'elle mêla sa voix à mon chant dérobé, nous sûmes que l'art pouvait abolir toutes les distances. Nous fîmes le vœu de ne jamais l'oublier.

Les jours d'intense solitude, c'est ce souvenir que je rappelle à moi.



FRÉDÉRIQUE GERMANAUD

Temps d'hiver

Un manteau géant aux courtes manches déployées, vide de chair humaine, un troupeau de moutons noirs. Violence des contrastes, le lourd vêtement, les animaux de poussière. Le gigantisme de la cape écrasant des moutons à taille de souris. J'ai choisi l'œuvre après avoir fait défiler quantité d'images et d'articles, des clés possibles me disais-je, des entrées dans le monde de Louise Viger. L'ai-je vraiment choisie? Y eut-il une hésitation? L'installation, dans son vaste espace blanc, m'a happée. J'étais dans un temps d'hiver, un temps de cauchemars répétés, de cruauté, d'animaux morts. Débordée par la violence, je ne faisais plus face.

Je sentis immédiatement que la composition collait à cette réalité intenable. La débordait. Pas seulement par sa monumentalité: elle en était l'expression plus ample. Une horde de moutons poussée par un immense berger, le joueur de flûte de Hamelin, ai-je pensé, la couleur des moutons rappelait celle des rats infestant la ville. Ils finiraient noyés.

Message de mort. Danse macabre. Mais la vitalité aussi de cette figure.

J'écoute *Winterreise – Voyage d'hiver* – de Schubert. C'est un après-midi gris, la pluie ne se décide pas. Il faudrait que j'écrive à Louise Viger pour lui faire préciser certains points: dimensions, matériaux. Genèse peut-être. Titre et sous-titre. Mais demande-t-on à un auteur de s'exprimer sur un titre? Je tente de saisir ce qui me saisit dans le travail de Louise Viger.

Ce qui me fascine et me fait vaciller. Ce que je ne peux pas toucher. Je suis bloquée derrière mon écran.

Je contacte Louise Viger. *Chère Louise*. Je rédige mon message en écoutant la neige tomber sur le cimetière. *Letzte Hoffnung – dernier espoir*. Le désespoir de Schubert. J'enquête. L'histoire de la langue des ombres. Les lectures. J'imagine ce que je ne sais pas, un rapport pressant au temps, à la mort. Un dialogue avec des fantômes. Je transpose la langue souterraine des créatures qui peuplent ma vie nocturne de mots, d'actes terribles et définitifs. Je m'approprie la voix perdue du personnage de Louise.

Puissance submergeante d'une parole chamanique. La cape est un animal totem, une puissance aux pouvoirs magiques dont rien ne comblera la béance. Sommes-nous les moutons noirs? Les moutons sont-ils nos frayeurs secrètes? Nos mauvais rêves? Le joueur de flûte, chassé à coups de pierres après avoir débarrassé la ville des rats, revint sur les lieux, joua, entraînant les enfants dans son sillage. Filles et garçons disparurent. Ici, des moutons. En route vers le cimetière noir? C'est ainsi qu'on appelle dans certains villages le carré réservé aux suicidés.

Depuis quelques semaines, des étourneaux rejoignent le soir le vieux laurier du jardin voisin. Au moindre bruit, ils s'envolent dans une effrayante nuée nocturne. Installation vivante, étrange écho aux bêtes de poussière.

La sorcière qui portait le manteau est absente. Dans quelle forêt touffue, sur quelle montagne a-t-elle fui? Le manteau est vacant, mais toujours habité. C'est un vêtement hanté. J'envoie mes questions par-delà l'océan, dans la nuit de Louise Viger. Je bois un café. C'est le matin ici. J'ai mal dormi. J'imprime la photographie de l'installation. Observant le feuillet je découvre cette incrustation rouge vif à hauteur du plexus. Un signe, un cœur palpitant.

C'est une œuvre stupéfiante. Une image entêtée, étêtée, la figure vide sur laquelle s'adosent mes peurs. Je touche l'écran du bout du doigt. Me perds dans une force, un ordre que je ne comprends pas. Mon désarroi. Personnage tutélaire? L'amplification d'une représentation bienveillante? Une figure de proue. Je suis depuis des semaines sous l'égide du manteau de berger ou de grand commandeur, sous la protection d'une impressionnante allégorie maternelle qui veille sur son troupeau fragile. Je suis projetée dans le monde du mythe et des forces élémentaires.

La réponse de Louise Viger crève le volume de ma chambre d'écriture. Plus de 3,50 mètres passent le plafond, 650 moutons prennent possession de l'espace vital, tentent d'échapper à l'asphyxie en se ruant sur la porte, en bousculant les murs. Les fondations de la maison tremblent et je me sens submergée. Me voilà engloutie dans l'obscur. Le point rouge, la tache sur le tissu est un bec ensanglanté. Charpie et déchets textiles. Du rebut, du recyclé. Ce que nous jetons a pris forme et revient nous hanter.

Ambiguïté et polysémie de l'assemblage. Il en est ainsi de toute œuvre de valeur. Menace et protection. Ça touche profond. Provoque le désir autant que l'effroi. Et nous parle au cœur de notre nuit.



FRANÇOISE ASCAL

*L'air et les songes**

j'ai vu l'arbre touché son écorce vivante
 j'ai vu l'œuvre de très loin sur papier glacé

avec le temps l'arbre et l'œuvre ont fusionné
 maintenant je vois l'aile se déployer dans les frondaisons
 je vois le ciel montréalais le parc du Mont-Royal

aile géante ou voile
 oreille chamanique
 ou harpe

capter le bruissement du vent?
 la voix des disparus?
 amplifier le chant des oiseaux?
 murmurer des prophéties que nul n'entend?

« tout arbre est une réserve d'envolée » écrivait Bachelard

L'air et les songes ont hissé à hauteur de rêve
 ces milliers de bréchets
 délicats autant que résistants
 essaim d'ossements en voyage vers la légèreté
 – celle qu'il faut sans cesse extraire de la matière noire

* Gaston Bachelard, *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, José Corti, 1943.

se souviennent-ils d'Icare ?
connaissent-ils le risque de la chute ?

l'aile de rêve serait-elle aussi un ossuaire ?

quatre mille poulets élevés en batterie
qui jamais ne grattaient la terre de leurs pattes
qui jamais ne picoraient les grains de chènevis dans l'herbe
quatre mille poulets passés au fil du couperet
soudain évadés dans les frondaisons

délivrés de leur chair
recouverts d'un rouge insoumis
les petits os maillés les uns aux autres
font face

ils parlent de mémoire de mort et de métamorphose

ils interrogent nos désirs d'envol
notre pesanteur

FRANCE MONGEAU

Danse grise pour âme grise

La figure prend son temps avant de revenir à sa forme initiale. Au moment de la regarder, elle s'est échappée pour tendre les bras vers le ciel. Elle sonde aussi la terre m'offrant les images démesurées des rivières souterraines les racines explorent cherchent les minéraux enfouis.

L'âme est quotidienne.

Tu l'entends.

Elle laisse maintenant dans l'air la trace des arabesques complices des étymologies de sa danse.

Le corps multiple

et notre esprit dans un même élan.

Nos cœurs clairs survolent l'archipel des matières. Des navires voguent entrelacés aux algues et aux questions. Tu nages avec eux. Dans sa lenteur l'histoire fabrique le bois, l'acier aigre et c'est un reflet lucide de l'état du monde. Ton regard. Son acuité. La part d'émoi qui est la mienne

entièrement lovée dans la figure et dans sa genèse. L'âme soupire, protège, elle sait, et son souffle vital et sa forme. Elle concentre ses forces et son esprit à tout commencement.



Les bibliothèques archivent des intentions, c'est la mer principale, là où serait tombé Égée. Là où les navires sombrent, les uns servant de socle au renversement des autres. Là où je suis. Ton âme conçoit de l'exigence sa liberté, la mer raphia tissée, la mer aluminium.

Retenir notre souffle
au-dessus des flots. Or la fragilité
le déraisonnable.
Et la contradiction, le poids des matériaux.
Dans la torsion légère
un appel pur saisissement.





LOUISE DUPRÉ

de l'Académie des lettres du Québec

De sang et de suie
d'après *Une âme grise (de Samothrace)*

Avez-vous une âme?

JULIA KRISTEVA, *Les nouvelles maladies de l'âme*

I

Longtemps tu as pensé avoir une âme de toutes les bravoures, une âme de fer ou de bronze, si vieille qu'elle avait traversé les plaies d'Égypte et les déluges, une Ulysse des petits et grands voyages, mille fois morte et pourtant toujours vivante, vibrante, même à bout de souffle ou de ressources, une âme tachée de sang et de suie, déchirée, froissée, parfois pliée si petit qu'elle tenait dans ta poche, tu pouvais la prendre dans tes mains quand tu t'égarais, comme ces cartes faites pour t'indiquer le chemin, elle te disait *suis-moi*, et tu la suivais, c'était une âme gardienne, proche parente de l'ange qui avait veillé sur ton enfance, du moins tu l'avais cru, car on t'avait laissée croire aux anges qui, la nuit, recouvraient les fillettes de leurs ailes immaculées.

(Quelle mémoire conserves-tu de Samothrace, de ses bateaux capables de défier les eaux furieuses des tempêtes, quelle mémoire de cette gloire antique, toi, la terrienne, si facilement effrayée devant les dieux en colère?)

II

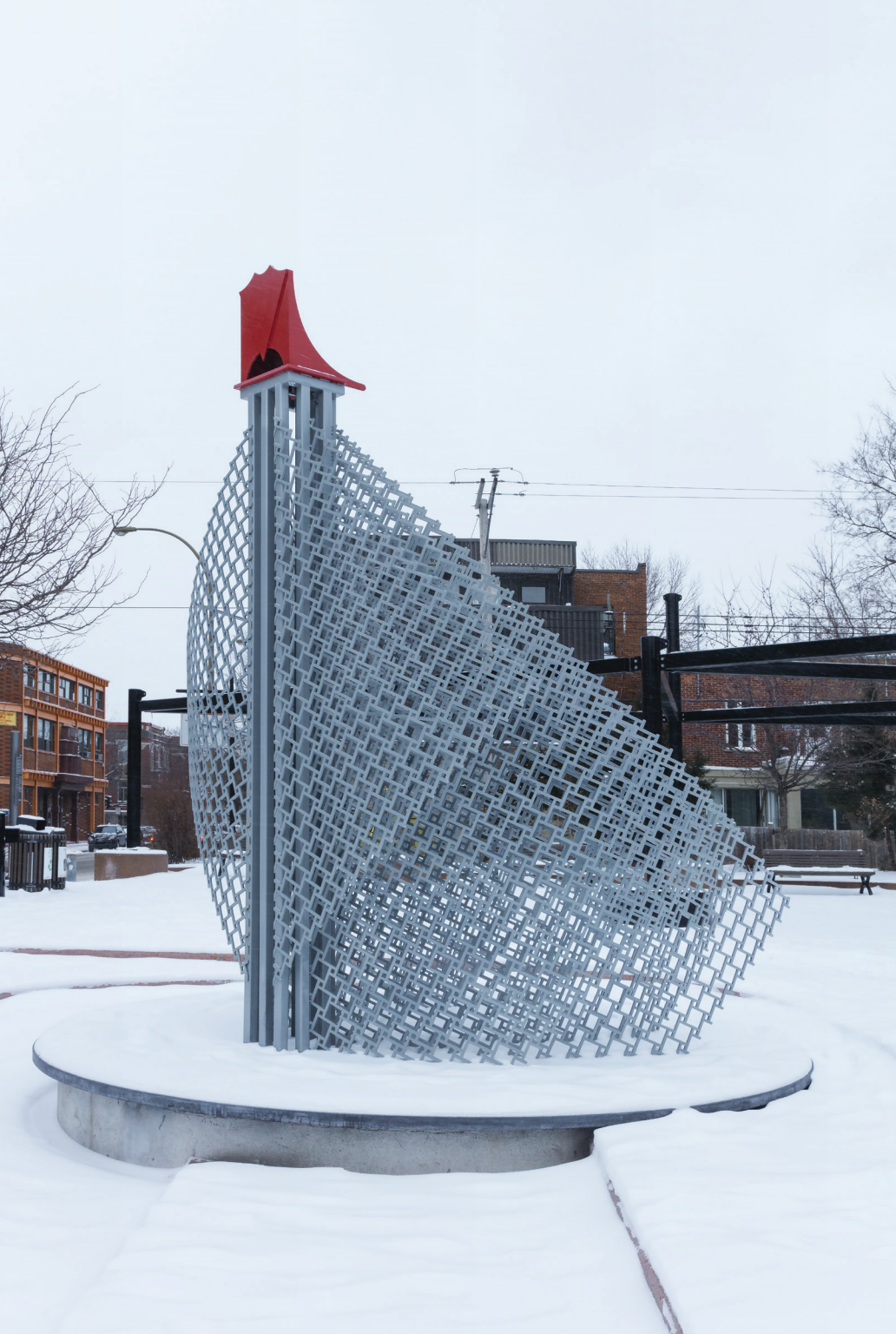
Quand ton âme a-t-elle commencé à trébucher, puis à tomber, les ailes alourdies de l'infinie détresse du monde, tu ne le sais plus, tu te rappelles seulement la bouche grimaçante des ombres, ce jour-là si grises qu'elles avalaient à mesure la moindre goutte de soleil, et pour la première fois tu as vu souffrir ton âme, elle souffrait des victoires et des défaites, souffrait la souffrance de toutes les époques détruites à la pointe de l'épée, inconsolable et révoltée, ton âme, assez révoltée pour refuser de poursuivre la route, mais tu l'as doucement aidée à se relever, puis à avancer, un pas après l'autre, tu ne voulais pas l'abandonner telle une chemise usée, tu n'auras jamais que cette âme-là et, même blessée, même désespérée, tu tiens à elle comme à ton visage.

(Comment savoir si ton âme n'est pas trop lourde pour tes épaules? Mais tu as sans doute plus de force que tu ne crois, tu marches depuis des siècles sur un sol rempli de cadavres et tu ne t'es jamais effondrée.)

III

Tu l'avoues, il est loin le temps des déesses qui affrontaient les flots, debout et fières à la proue des navires, loin le temps des victoires sans remords. Les conquêtes, on les appelle aujourd'hui des *crimes*, car elles n'engendrent que de la honte. Les mers recrachent chaque nuit leur lot de noyés sur les plages, et tu ne t'étonnes pas de voir ton âme chanceler en se demandant comment traverser les années qu'il lui reste, tu ne t'étonnes pas de devoir la convaincre de l'accueil du monde. C'est sans cesse à recommencer, le courage de lui mentir comme tu te mens à toi-même quand tu prononces le mot *espoir*. Et pourtant, il t'arrive de penser, les jours où la lumière réussit à se glisser dans ton crâne, que certains mots sont assez tenaces pour tenir tête au malheur.

(Quelle distance garder entre toi et ton âme afin de pouvoir continuer à la soutenir? Cette question, tu ne veux pas y répondre, tu n'as jamais aimé les leçons de calcul, tu préfères aller vers elle et lui tendre les bras.)



ISABELLE GAUDET-LABINE

Du métal sur la joue

Un texte inspiré par l'œuvre d'art public

Une architecture d'air

Carboniques

carrés

de vertiges

peut-être d'une histoire où vécut

une marquise

allongée puis

debout

Buste récif

convie

aériens nos yeux

près des eaux

Versions

d'un envol

angulaire

Socle trompeur

contre paquebot
dentelé

l'imaginaire n'appelle pas de réponse

oui ou non

Pourquoi nommer
les reflets

du métal sur la joue

avant la noce

La muqueuse préservera l'empreinte

de ce qu'il fallut de tissage

pour tenir ensemble



ANNIE LAFLEUR

Le mille de la flèche
D'après le dessin *Les promenés*

épaule à l'équerre j'enfonce la porte vivante main au cœur
taureau je relâche son cordon raide cœur pompé aux feuilles
des fourmis entrent sortent avec broussailles la flotte plein la
souche un kilomètre de sangle à la file indienne aux pointes
des cornes ça se jette en l'air assez haut pour faire boire l'étoile
et sa traîne fumante aux mille flèches dans le même même à
l'heure la carcasse effondrée dans sa case

l'eau de soleil à ras bord dans les seaux un seau se balance
acide argenté à coup de front les franges de fléchette et demie
au crâne stop devant bélier on lui retire un sabot dans le sable
tremblant les anneaux de terre désaxés un seul soir l'astre se
lève avec l'acier tête si basse jouée à l'oreille divisée en quatre
crosses à l'œil révulsé du plus grand animal mécanique

se refaire pas si noir à la laine deux crochets tordus au
rang flambant des cachés dans l'arbre pesant des mouilleurs
sans bruit la ruade entre dans ma main je la referme et
j'arrache les dents du bonheur à pleine joue je mâche des
ailes encore battantes j'avale un vol armé plumé au goudron
je parle la bouche tailleuse et me casse casse tout dedans vire
aux lumières pissées sur la cuisse

je change de roi qui a touché toutes les pierres à force
grenade une main tire sur la queue ouvre la terre jusqu'à la
jetée répare mes épaules de bois à genoux ici cloue-moi sur
juillet fends-moi que tout le monde lèche pioche pâle mon
fer blond essuyé sur le pic la descente aux mines sans toucher

un seul diamant et les autres blanches rayonnent j'arrive à la rampe

la gelée passe au fusain pauvre cinq coins de papier allumé passe en gorge grande roue entre les herbes laisses et lances plus d'une vie que je pousse le chariot sur un coude dressé dans les flammes je ne brûle pas fouilleuse qui brille sous la suie les éclairs dézippés respirent je creuse plus foncé toc le métal toc le cœur nu du taureau déchiré jusqu'au cou se mélange aux poussières aux os de table à la renverse le malade étendu près de moi



un baiser sur la vague d'armagnac on coupe le son au collet boutonné sous l'écume on lui en fout une goutte à goutte dans le clair de chaque œil on gratte à la truelle le duvet de sa blessure lunaire

le phare éclaire nos bouches ouvertes une glande chante le ruisseau va nulle part je chavire un garçon la main sur sa cheville je le secoue vide ses poches et la bile de l'hiver suit le courant des filins de la grosse monnaie le cri de l'oiseau et son cri inversé

les mites plongent au dernier battement à la dérive sur ma langue passent d'un tuyau à l'autre au boyau d'une caserne qui arrose tout à l'avance à la torche ancienne la mort sacrée des bestioles s'ouvrent le ventre aux épines de la rose

je balaie la plage jusqu'au premier ciment j'enfonce le plancher de mer sous magma je perce des trous dans les bassines les auges pilotes coupés à la hache lancés trop loin du feu de joie on saute dans les chardons au sang froid la peine lavée cirée lavée par le vent

le rotor de mes jambes à bout de jeu l'huile et le mercure sortis du plâtre avant-bras scié avec forêt et crique à tout boire avant l'éveil des mulots tout sucer l'eau des feuilles et des mousses et des troncs craquants un désert oscille

ivre le doigt dans l'évent d'une baleine je retiens une image qui m'étouffe et l'étouffe et mes bras autour de son cou je recule sur ses jouets je vide le bleu de sa tête et sans casque je la pousse dans la salive terrestre

»

cran perché je pointe le premier œil ouvert l'arbalète tendue en fièvre l'épaule dans la barbe j'assomme le nerf sauteur je ne bougerai jamais insolé je m'aveugle et relâche la fumée

à cent degrés rien que l'air mon dos pèle je décroche le crâne touche sternum tourne la clé à la tempe rien mangé je résiste à la pomme qui explose car sa flèche et mon nom claquent entre mes doigts

au champ de lavande je pense à mon ravage voix calcinée à la loupe je laisse la fourmi traverser l'horizon j'endure sa passion à la fois debout et courbée dans le noir ma force décuple



FRANÇOIS TURCOT

Les promenés

J'ai été buffle de nuit, prières jambes de bois, madrier je ne sais plus – c'était 94 l'année projetée, nous étions quatre grands muscles – je me rappelle de dos j'implorais le mur blanc, nous étions seuls j'étais quatre agenouillé à chasser le buffle.

Sur un coffre pressé à froid, deux coudes. Souvenirs sans vêtements recueillis, les omoplates tendus les dents je suppose et mes pensées enserrées – j'espérais.

On m'aurait dit rectangle et j'aurais répondu pièce sur pièce.

Je me savais défait cheveux rassemblés, encorné d'une tête noire, toujours à rêver roseraies, coulisses et encre claire – tout vibrait c'était 94 nous étions seuls j'arrivais aux *Promenés*.

Accoudé à une promesse le torse, les pouces, la jugulaire, retourné je répétais torsion au mur blanc – répétais torsion et le cou suivait – j’espérais fort au fond du jour.

Le savais – deux saisons depuis à singer pas possible, à me faire métronome, à me vider l’endroit du corps comme une chambre à quitter, la main en rappel et son bruit de peau.

Au plus vif des chambres, le rythme du pouls ne correspondait plus aux saisons. Trop vite tout fleurissait – grappes vertes, thym laineux, projets animaux ; je me savais porte close, silence sous tension.

Deux pôles aux fenêtres des chemins rendus, debout les yeux ouverts comme des grives et ce mur blanc, toujours – coquille d'œuf j'aurais tout repeint, même le verre.

Parlais bas dans la joue, réglais mes comptes, me donnais piment – au soleil de table à rebondir pas seul du tout, nid de visage d'extrême écoute, j'ouvrais des questions nouvelles.

Et pour, parce que rien, absorbé statique à me figoler l'endroit de la langue au palais, l'intérieur de la joue ou de la chambre c'était pareil – j'habitais en faucon.



ANTONI CLAPÉS

Le corbeau

Traduit du catalan par l'auteur et Denise Desautels

I

les ailes du corbeau sur la neige :
arrêtées, suspendues dans le vide de la blancheur,
dernier soupir d'une âme languide.

il égratigne la neige, le corbeau, avec ses pattes.
ainsi le désir du poète : à la poursuite du mot juste,
ainsi le désir de l'artiste : à la poursuite de la beauté.

frapper le fond des choses, de la vie morale, de la pensée.

il s'éloigne, le corbeau, et regarde de loin la neige éraflée.
elle a l'air d'une eau tranquille, la flaque gelée où il
essaie d'enfoncer son bec
confiant, sans s'apercevoir de l'obstacle à vaincre
comme la vie, comme le poème : une pure traduction
d'émotions.

II

derrière la fenêtre la neige tombe, doucement.
 les flocons sont un silencieux ruissellement de lettres
 qui n'ont pas trouvé de mots où habiter,
 le rituel d'une liturgie ancienne, laïque :
 sans couleur, sans ombre, sans son sens sens

le monde, la vie : cette gradation de blancs et de gris.

rumeur de vent aux arbres, croassement invisible,
 lents pas sur le chemin, grincement de neige,
 son de silence

avec un ciel si bas si, si bas

tel le corbeau guettant la cible,
sono rimasto quietamente in attesa.

même pour le corbeau, pour le poète,
 le temps arrive, implacable, en s'asséchant
 et il découpe tout, le temps,
 et demeure pour des siècles et des siècles.

III

sans quitter le pré, sans négliger le silence,
le corbeau recommence à égratigner la neige
maintenant avec son bec :
il continue à chercher le mot juste
la beauté
pour corriger son monotone, inlassable

croaccroaccroac.





MONIQUE DELAND

de l'Académie des lettres du Québec

Et qui tombe

En écho à l'œuvre *Nuit d'efface*

cul

par-dessus tête

ton ordre

renversé

moi basculée

dans ta nuit

à faire peur

au désordre

si peu de choses

quelques rognures d'efface comme si on avait voulu griffonner
crayonner gribouiller

s'emmêler

se raturer

s'oublier

promesse

trébuchante

le cœur à mentir

c'était

portrait charbon

c'était duo flotte

brièvement

réci-proque

papillotes de lumière

l'or fané de tes joies éteignoir de ma joie ses cadavres à la file
dans les flocons de cendre

la procession synthétique

par endroits

vibre

un clair-obscur

abri croisé

à la fois paille et feu

matière

allier les efforts

la maison noire

vouloir zéro

zéro visage

de raccord le fracas

hécatombe

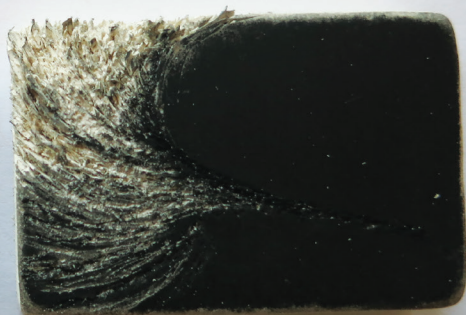
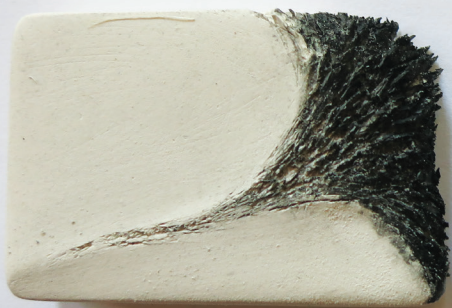
de toi de moi bouts tortillons sur les planches *it's not rocket science* les murs barbouillés de la grotte

tombés on dirait

du mica

ou du fer

des peaux de métal



MARTINE AUDET

de l'Académie des lettres du Québec

la nuit commence par ce qui n'existe plus

Autour de l'œuvre *Efface nuit*

Là.

Bien avant la nuit fragile.

La bouche dorée.

Là.

Là.

Bien avant la nuit fragile.

La bouche dorée.

Là.

Là.

Bien avant la nuit fragile.

La bouche dorée.

Là.

Là.

Bien avant la nuit fragile.

La bouche dorée.

Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Là.
Bien avant la nuit fragile.
La bouche dorée.
Là.

Quoi faire des corps ?
Des traces un peu sombres
du cœur ?

Tu refais sans cesse
l'effacement du regard.

L'amour a la résistance
de ses contraires.